

BAR / NUNZIO

DE SPIRO SCIMONE
L'ÉMETTEUR COMPAGNIE

TRADUCTION : JEAN-PAUL MANGANARO - MISE EN SCÈNE : OLIVIER JEANNELLE
Avec : Olivier Jeannelle Laurent Pérez et Denis Rey

BAR

De Spiro Scimone,
traduction Jean-Paul Manganaro, édition de l'Arche

L'équipe artistique.

Mise en scène :	Olivier Jeannelle.
Interprétation :	Laurent Perez, Denis Rey.
Lumières :	Philippe Ferreira et Margot Falletty
Son :	Mathieu Hornain.
Scénographie-décors :	Olivier Jeannelle et Jean Castella
Assistant Mise en scène :	Christian Moutelière
Régie plateau :	Grangil
Costumes :	Brigitte Tribouilloy
Contact diffusion:	Loïc Mirouze.
Production :	L'Emetteur Compagnie.
Co-Production :	Le Grenier Maurice Sarrazin, Théâtre du Pont Neuf.
Partenaires :	Le Théâtre Du Pavé, la MJC de Rodez, Vallon de Cultures
Avec le soutien de :	DRAC Midi-Pyrénées, Conseil Régional Occitanie, Ville de Toulouse, Conseil Départemental de la Haute-Garonne

NUNZIO

Mise en scène :	Olivier Jeannelle.
Interprétation :	Olivier Jeannelle, Denis Rey.
Assistante Mise en scène :	Audrey Gary
Lumière / Régie générale :	Clélia Tournay/ Margot Falletty
Scénographie-décors :	François Sikic
Son :	Mathieu Hornain
Diffusion :	Loïc Mirouze
En complicité artistique avec Laurent PEREZ	
Coproduction - soutiens :	Théâtres Sorano - Jules Julien, Eté de Vaour, Mix'Art Myrys, Mairie de Centrès, Centre Culturel Alban Minville, Centre Culturel Henri Desbals.
Avec le soutien de :	DRAC Midi-Pyrénées, Région Midi-Pyrénées, Mairie de Toulouse, Conseil Général 31



Le Bar - La Pièce.



Quatre jours de la vie de Nino et Petru, dans l'arrière-salle d'un zinc peu fréquenté. Nino et Petru ont des problèmes de fric. L'un vit chez sa mère, l'autre est marié, mais n'ose plus rentrer chez lui depuis qu'il a échangé les bijoux de sa femme contre une poignée de lires et une proposition de boulot louche par un petit truand de la Mafia. L'un rêve de servir des cocktails dans un établissement de catégorie supérieure, l'autre, au chômage, perd invariablement aux cartes. Deux losers blottis dans le bar où ils ont échoué. Deux hommes englués dans leur situation, leur époque où on ne sait plus vers quel horizon se tourner pour imaginer que demain sera meilleur qu'aujourd'hui, où le rêve ultime de l'individu, c'est de gagner au jeu en écoutant

de la musique américaine !

En sirotant « un dernier verre, cette fois c'est promis ! », tous deux rêvent d'émancipation : sociale, financière, sexuelle, sentimentale...

Ils vont dépenser une énergie phénoménale à élaborer des stratégies pour faire du surplace. A la fin, leur Grand Coup - à savoir : tricher aux cartes et ramasser le gros lot, celui qui devait leur mettre la tête au dessus des nuages, foire lamentablement. Dans le Bar comme dans Nunzio, la question qui *in fine* continue de planer, c'est : est-ce que ces deux solitudes peuvent s'additionner jusqu'à former le début de la solidarité ?



NOTE D'INTENTION

Le Bar - Un point de vue

Nombreuses sont les écritures théâtrales contemporaines dont la question centrale reste celle de la confrontation entre le moi - celui de l'auteur- et le monde. Nous apprécions chez Spiro Scimone sa capacité à explorer d'autres enjeux que ceux de l'écriture de soi. Renouant avec l'étymologie du mot théâtre, il fait partie plutôt de la catégorie des écrivains qui regardent le monde, qui observent attentivement leurs contemporains, leur époque, pour essayer de l'appréhender. De cet effort son théâtre tire une force politique à haute valeur symbolique.



Apparemment, rien de grandiose ni d'héroïque en Nino et Petru. Au plus bas de l'échelle d'un système d'économie mafieuse, Nino est barman, Petru est consommateur. À eux deux ils refont le monde dans l'arrière- salle d'un petit bar. Spiro Scimone écrit en dialecte sicilien un texte où des abîmes se creusent dans les interrogations les plus triviales. Ils nous font rire et nous émeuvent, ces deux ratés magnifiques dont la réalité s'arrête à la porte de leur abri confit dans l'alcool, le bar. On pense inévitablement à Beckett avec ces deux compères échoués. D'autant que Gianni, comme Godot, est celui dont il est toujours question, et qui ne paraîtra jamais sur scène. Sauf que chez Scimone, on se rapproche du plancher des vaches. A force de crises économiques et d'âpreté sociale, les envolées s'y font moins métaphysiques que chez Beckett. Ca sent l'anisette et la chaleur humaine, la rugosité des faubourgs ouvriers siciliens. La toile de fond sur laquelle tout s'écrit a toujours peu ou prou une teinte mafieuse. L'humour ravageur dont Scimone assaisonne sa pièce, agit comme un leurre. Ces deux clowns dont on rit beaucoup, sont un miroir déformant qui nous est tendu. Rien ne nous est plus commun que leur impossibilité d'accéder à un regard surplombant sur ce qu'ils vivent, à prendre du recul par rapport à la situation où ils se trouvent. Avec un sens aigu de la scène, Scimone met ses deux personnages dans un schéma action-réaction immédiat. Son texte est une partition, avec une écriture très précise du rythme, des temps, des silences. Son langage est direct, sec comme une volée de pierres, vif et profondément juste. Le dialogue donne à voir une pensée qui progresse pas à pas, méticuleusement.

Réplique après réplique, comme pierre après pierre, les personnages élèvent leur mur. Quantité de choses se disent et se jouent dans ces moments où rien ne semble se dire, où rien ne paraît se passer. Au détour d'une réplique qui semble traiter d'une chose, un aveu se glisse subitement et produit un choc violent...

A la fin de la pièce, on peut d'ailleurs raisonnablement avancer l'idée que rien ne s'est passé, rien d'autre que la litanie habituelle des petites misères qui bétonnent le malheur. On peut au contraire estimer que cette misère, au lieu d'être un bruit de fond lancinant auquel on ne prête plus attention, sert d'échos à ces multiples voix discordantes qui bruissent dans les bas-fonds de nos sociétés obnubilées par la performance et la réussite. Et trouve ici l'occasion d'une écoute. « *Selon nous, le problème, ce n'est pas de ne pas savoir parler, c'est avant tout de ne pas savoir écouter. Si tu ne sais pas écouter, tu ne sais pas parler. Non seulement les gens ne s'écoutent plus, mais le pire c'est qu'ils font semblant de s'écouter. C'est ça l'horreur et voilà comment on en arrive aux tragédies d'aujourd'hui* », dit Spiro Scimone lui-même dans un entretien, admettant que ce problème se retrouve aussi bien au théâtre que dans la vie sociale.

Nous aspirons avec lui, à un théâtre qui remette au centre la notion de vérité de l'échange, un théâtre qui observe sans détours nos sociétés en quête de sens, un théâtre où l'irruption du réel et de l'intime soit propice à un questionnement plus général, un théâtre qui, observant le monde par ses marges, sache en pointer certains dysfonctionnements...

Avec lui, nous pensons qu'à force de renoncer à un véritable dialogue, on ne peut exclure que certains de nos beaux idéaux républicains ne courent le risque de s'enliser lentement mais sûrement.



NUNZIO, La Fable.

Nunzio, premier texte de Spiro Scimone, est écrit en dialecte de Messine. Deux compagnons, au passé commun incertain, se partagent un petit appartement. Nunzio travaille dans une usine, où l'inhalation de substance chimique a fortement altéré sa santé. On ne sait pas bien ce que fabrique Pino. Il reçoit de mystérieuses enveloppes glissées sous la porte, fait des voyages tout aussi mystérieux, il prétend avoir une maison à la mer et essaie par là de rassurer Nunzio qui ne veut pas aller à l'hôpital pour se faire soigner. Bref, une situation digne de Pinter, sauf qu'il s'agit ici de Siciliens, perdu dans le No man's land industriel de l'Italie d'aujourd'hui...

« Ce jour-là », le jour où la pièce commence, la routine qui règle leur vie commune se trouve subitement déplacée par l'apparition dans le paysage de la maladie de Nunzio. Se révèle alors de façon très crue, la précarité de l'existence, l'approche inéluctable de la mort dont « *Pino qui la donne tous les jours, ne prend véritablement conscience que lorsqu'il voit son ami tout prêt de mourir* », comme le dit Spiro Scimone lui-même.

De la fébrilité muette qui les saisit devant cette mort qui avance, de la pudeur bourrue avec laquelle ils formulent une tendresse dont ils ne savent pas très bien quoi faire, de la fragile humanité de ces individus résistant avec leurs moyens à une oppression endémique, se dégage une touchante poésie du réel.



Spiro Scimone ou Une poésie du réel.

Après avoir monté *Nunzio* il y a un an, quelque chose, irrésistiblement m'a poussé à replonger dans l'œuvre de Spiro Scimone. Son univers théâtral laisse transparaître une chose qui me touche personnellement et intimement ; appelons cette chose une tendre fascination pour les « petits » ; ceux dont les rêves prennent racines dans la glaise des faubourgs crasseux. On y apprend rapidement l'art de la débîne, de la



débrouillardise. Il s'y cultive une certaine solidarité de classe, d'autant plus touchante qu'elle paraît dérisoire tant l'Hydre surplombant les anti-héros Scimoniens a plusieurs têtes. En effet, nous sommes en Sicile. On le sent à chaque ligne. Et si les ancrages culturels, moraux, sociaux sont identiques aux nôtres (y compris la déliquescence d'un paysage économique rongé par une crise structurelle), ils y sont recouverts d'un filtre qui en décale notre perception. Les saints auxquels se vouer sont multiples : que ce soit « Le Sacré Cœur de Jésus » comme c'était le cas dans *Nunzio*, ou ici dans *Bar*, le petit Caïd de la mafia locale -figure récurrente dans son théâtre-, ou encore la fascinante Sara, la fille du trottoir d'en face(...) ; mais ils sont aussi inaccessibles qu'omniscients. Ne les faisant jamais entrer en scène, Spiro Scimone laisse ses personnages en prise avec des prières qui ne s'exhaussent pas, des revendications qui ne rencontrent jamais leurs destinataires et des rêves qui s'enlisent dans l'attente...

Leur seule boussole réside en la présence rassurante de l'autre. Celui avec qui on partage un temps incertain, une parole fiable, empreinte de rugosité, mais aussi de confiance, d'aveux fugaces dans un monde où il est imprudent de trop se livrer - omerta oblige. On ne sait rien de ce qui relie véritablement les deux protagonistes de *Bar* ou de *Nunzio*. Pourtant leur histoire commune est palpable, leur lien évident, leur affection réciproque profonde, comme si dans ce monde à tel point instable et changeant, les êtres fabriquaient instinctivement, des attachements et des repères nouveaux pour ne pas perdre pied dans l'absurde. Ils opposent à un monde qui vacille une fraternité érigée en valeur existentielle. L'appartement ou l'arrière salle du bar où ils trouvent refuge, sont comme un radeau d'humanité dans une ville où règne la loi du plus fort, où les

collusions avec le monde du crime sont d'une banale normalité, et où l'individu demeure la principale variable d'ajustement d'une économie de marché devenue sauvage... La mafia a non seulement toujours très bien co-habité avec la société libérale, mais elle en a souvent prolongé la logique jusqu'à des seuils de perfection proches de l'absolu en terme de rendements économiques...

Chez Scimone, les êtres semblent désemparés, incapables de réellement agir sur leur environnement. De la fragile humanité de ces individus résistant avec leurs modestes moyens à une oppression endémique, se dégage une poésie très touchante. C'est sous le signe de cette poésie que je désire placer cette création : une poésie du réel. Et c'est aux acteurs que je demanderai de la faire affleurer.

M'inspirant d'un certain réalisme italien, ou encore de vieux films « à la française », je cherche avec les acteurs un jeu qui, loin de toute approche globale ou approximative, prend racine dans une grande honnêteté. C'est moins la théâtralité que nous cherchons, que l'authenticité des êtres.



Nino : Tu veux six cent mille lires pour une montre qui marche pas ?

Petru : Elle est ancienne !

Nino : Ça veut rien dire... Tu achèterais, toi, six cent mille lires, une montre qui marche pas ?

Petru : Oui. Si j'ai l'argent, oui !

Nino : Et comment tu fais pour savoir l'heure ?

Petru : Moi, ça m'intéresse pas de savoir quelle heure il est !

Nino : Et pourquoi tu l'as achetée, ta montre ?

Petru : Si t'avais l'argent, t'achèterais pas une montre six cent mille lires ?

Nino : Bien sûr que je me l'achèterais ! Mais qui marche, pour savoir comme ça l'heure qu'il est.

Petru : Ah oui ?

Nino : Mais oui.

Petru : Et quel besoin j'ai de t'acheter une montre de six cent mille lires pour savoir l'heure qu'il est ? Donne-moi un petit verre. (Nino sort. Il porte à boire) Je te le paie demain. Demain, je commence à travailler.

Nino : T'as trouvé du boulot ?

Petru : Un de mes copains m'a trouvé du boulot.



Bar, Spiro Scimone, extrait

Nunzio et Bar : Dramaturgie pour un diptyque.

Bar comme *Nunzio* peuvent bien sûr se jouer indépendamment l'une de l'autre. Pourtant la tentation se fait pressante de les imaginer en diptyque, l'une pouvant se jouer à la suite de l'autre, dans la même soirée et dans un lieu unique.

En effet, la filiation qui existe entre les deux premiers textes de Spiro Scimone saute aux yeux à la première lecture. D'une pièce à l'autre, on retrouve des lignes de force qui ne démentent pas les origines des protagonistes ; leur atavisme commun a ses racines en terre sicilienne. On ne plaisante pas avec l'image de la mère, soit parce qu'on « l'aime beaucoup sa mère », soit parce que, même à quarante ans passés, on n'ose pas la contredire ; on accepte sans regimber l'autorité établie, qu'elle soit d'Etat, de l'Eglise ou de la rue ; le travail est une denrée si précieuse qu'on s'accroche désespérément aux situations les plus avilissantes, dame, il faut bien gagner son pain ; on aspire à une ascension sociale faite de paradigmes tout à fait stéréotypés ; l'image de la femme idéale ressemble le plus souvent à la bimbo des pages centrales de magazine ; on a des rêves d'ailleurs d'autant plus puissants que l'évasion s'avère improbable... On pourrait égrainer les points communs des personnages de ces deux pièces sur des pages entières... Nino, Petru, Nunzio et Pino, pourraient être voisins, cousins, ou amis d'enfance. On les imagine aisément venir du même village.



Une version hors les murs.

Bistrot (*BAR*) / Appartement (*NUNZIO*)

Cette invitation des gens au « théâtre dans leur bistrot » ou « au théâtre chez eux », propose un intéressant processus d'inversion de l'acte théâtral : appropriation par les acteurs d'un espace inédit, mise à « distance » d'un espace intime pour les spectateurs, resserrement de la focale et travail sur un jeu minimaliste, rencontre des acteurs et des spectateurs dans une assemblée théâtrale aux contours nouveaux, chaque représentation aboutissant à la possibilité d'échanges avant -pendant- et surtout après la représentation d'une nature toute privilégiée...

Pratiquement, le principe consiste à s'adapter à la particularité du lieu (bar ou restaurant / appartement, local d'association, foyer...) en le modifiant le moins possible. Celui-ci doit comporter au moins une fenêtre, une table, deux chaises, une lampe (ou un interrupteur), un point d'eau, et bien sûr, un ou plusieurs espaces pour les spectateurs. Après repérage, nous nous autoriserons dans certains cas à apporter quelques éléments nécessaires à l'action au cas où la disposition du lieu ne permette pas une bonne circulation, mais aussi des éléments techniques en cas de besoin (quelques éclairages d'appoint, une sortie son...).

Nous laisserons à l'organisateur le soin de définir l'esprit qu'il souhaite donner à la soirée de la représentation.



LA PRESSE EN PARLE

...



Hommes entre eux

> Olivier Jeannelle



Rencontre avec l'acteur qui met en scène au Théâtre du Pavé deux pièces de Spiro Scimone, avec Laurent Perez et Denis Rey.

Pour quelles raisons avoir eu envie de revenir à Spiro Scimone deux ans après "Nunzio" ?

> Olivier Jeannelle : « Son œuvre m'enseigne quelque chose de quasi organique : la possibilité de créer une communauté basée sur le réconfort, l'affection. Je suis touché par cette solidarité d'homme, instinctive, rugueuse. Scimone met en mot des silences, il met en scène des taiseux qui parlent. J'ai le sentiment de comprendre de mieux en mieux cette mécanique d'écriture : des mots qui ne disent pas grand chose mais font émerger des icebergs lourds ! Je crois que la vérité se situe dans ce territoire qui relie les mots aux silences. Je dirais que chez Scimone, on entend penser les personnages. Et puis je réapprecie chez lui son souci du détail, du réalisme. »

Comment s'inscrit cette pièce "Bar" dans son œuvre ?

« Bien que "Bar" soit postérieure à "Nunzio", son intrigue elle, pourrait être antérieure, comme un « préquel ». Elle adopte cette même poésie du réel en dialecte de Messine que Scimone abandonnera pour une écriture plus abstraite. Nous sommes encore dans ces terres siciliennes, hostiles dominées par l'église, l'État, l'image de la mère. Ici, l'action a lieu dans une arrière-salle de bistrot vouée aux magouilles et aux rêves. Mais Scimone y creuse ses mêmes obsessions : comment rester un être humain dans un monde oppressif ? Est-ce que deux solitudes peuvent s'additionner pour former le début de la solidarité ? La mafia est juste un accélérateur de particules dans une société gangrenée par la course au profit, dans laquelle l'humain n'est qu'une variable d'ajustement. Dans ce contexte, deux hommes vont tisser une relation virile et forte pour ne pas perdre pied. L'attention qu'ils vont recevoir et donner constitue une dignité retrouvée, ce qui est un exploit dans ce monde sacrément penché ! La

forme d'un diptyque s'est imposée naturellement tant les filiations entre ces deux pièces sont évidentes. »

Qu'ont en commun les deux personnages de "Bar", Nino et Petru, avec ceux de "Nunzio" ?

« On imagine bien ces quatre hommes issus du même village, échoués dans une ville bétonnée par la mafia. Une mafia omniprésente mais dont il vaut mieux ne pas parler, par prudence. Nino et Petru comme Nunzio et Pino, sont deux losers magnifiques. Ils ont de grands rêves mais de trop petites épaules pour les porter. Ce sont des gars pleins de failles — dans "Bar" l'un rêve d'être quelqu'un qu'il n'est pas et l'autre ne parvient pas à s'émanciper d'une « mamma » castratrice. Ils sont embourbés dans des problèmes de fric mais leurs réactions pour maintenir l'équilibre sont touchantes et drôles. On a envie de les aider et de les aimer. »

Quel sera le dispositif scénique du spectacle ?

« Il s'agit du même mode bi-frontal que "Nunzio", afin de placer toujours le spectateur dans un rapport intimiste avec les personnages ; le public doit tout voir, la moindre miette de pain sur la table, comme au cinéma. La scénographie sera épurée : des lignes blanches tracées au sol suggéreront les espaces. Une porte et une fenêtre constitueront les deux axes verticaux sur le plateau. Philippe Ferreira et Margot Falletty signent les lumières, Brigitte Tribouillot la création des costumes et Mathieu Hornain l'univers sonore. Certains accessoires sont personnels : je les ai ramenés de Sicile cet été ! Jean Castellet intervient dans la reconfiguration du décor de la version diptyque qui permettra aux deux spectacles de s'enchaîner dans un intervalle de quinze minutes d'entracte. De l'arrière-salle du bistrot de "Bar", le spectateur sera plongé dans l'appartement de "Nunzio". »

"Bar" est-il aussi envisagé comme un spectacle nomade, comme "Nunzio" ?

« Oui absolument ! La pièce a été conçue pour voyager hors les murs. Si "Nunzio", qui continue sa route, se joue en appartements (comme lors de sa création, NDR) ou dans des locaux associatifs, "Bar" s'adapte aux arrière-salles de café, aux ateliers industriels, aux caves viticoles. Nous allons d'ailleurs créer cette version avec la MJC de Rodez qui accompagne notre compagnie L'Émetteur. »

Pourquoi ne pas avoir repris pour "Bar" le duo que vous formez avec Denis Rey dans "Nunzio" ?

« Parce que j'avais très envie de voir sur scène le duo Laurent Perez et Denis Rey ! Denis étant le pivot entre les deux spectacles. Arrivé sur scène et à la ville, Spiro Scimone et Francesco Sframeli avaient l'habitude de jouer ces pièces ensemble, un schéma que je ne souhaitais pas reproduire car trop évident. Et puis, être à l'extérieur me permet d'avoir une vue globale cohérente. Je peux avoir ce regard parce que je ne suis pas impliqué dans le jeu. Un regard passé au filtre des polars d'Henri Vermeil, des films italiens néoréalistes de Vittorio De Sica, ou encore du cinéma d'acteurs de John Cassavetes qui traite des rapports entre hommes. J'avais envie de réalisme cinématographique. L'écriture fine de Scimone le permet : on n'est ni dans le burlesque ni dans le tragique, mais dans cet entre-deux douloureux qui serre le cœur en même temps que l'on rit. On pense aux héros en perdition de "Husbands" qui s'enivrent et dansent avant qu'il ne soit trop tard ! »

> Propos recueillis par Sarah Authessierre

• "Bar", du 4 au 6 octobre, "Bar" & "Nunzio", du 7 au 15 octobre, au théâtre du Pavé (34, rue Moran, 05 62 26 47 66, theatredupave.org)

Due amici

Une pièce de Spiro Scimone sans Spiro Scimone et son inséparable comparse Francesco Sframeli ! Comédiens de l'Émetteur Compagnie, Olivier Jeannelle a relevé le défi en s'appropriant "Nunzio", pièce d'acteur écrite pour les acteurs, dont il partage la partition avec Denis Rey. La tendresse du dramaturge et comédien sicilien pour les gens de peu, comme on les appelle, les anonymes, les anti-héros, est déjà tangible dans ce premier texte. Écrit en 1993, il met en scène deux types : l'un très mal en point à force d'inhaler les substances chimiques de l'usine qui l'emploie, et le second, malheureux mystérieux, toujours entre deux trains. Tous deux sont unis par un lien de fraternité indéfectible qui les maintient debout dans une société qui n'a de cesse de broyer l'individu. Et condamné par une fin imminente : l'un d'une agonie lente et douloureuse, le second, on le pressent, d'une mort plus fulgurante et violente. À sa création, Olivier Jeannelle avait choisi de transposer ce huis clos entre les murs d'une cuisine, chez des particuliers ! Une expérience théâtrale grandement réussie pour un moment sensible de communion. Installées dans une cuisine familiale, une vingtaine de personnes assistaient à cette fable tragi-comique, dans une intimité générée par l'exiguïté du lieu et la proximité immédiate du rapport scène et salle, dans les effluves de spaghetti sauce tomate, de café noir et de cigareilles ! Car, qu'il s'agisse de la version hors les murs (appartement, salle des fêtes...) ou de la version en salle de théâtre, tout se fait en temps réel et en direct dans "Nunzio" : on coupe les oignons, on ripe le fromage, on fait chauffer le café, on allume et éteint la radio... Du théâtre vérité comme une prise de cinéma, un long plan-séquence intégrant l'arrière-salle et laissant entrer le spectateur de plain-pied dans une humanité vibrante de tendresse, de complicité, de détresse, de solitude et d'absence. La langue de Scimone — traduite en français par Jean-Paul Margamara — fait entendre une poésie du réel, jaillissant d'absurde beckettien et pétrifié de non-dits pudiques et poignants, typiques de ces hommes qui s'envoient des claques viriles dans le dos ou fanfaronnent à coups de blagues grivoises pour ne pas avoir à dire l'essentiel. Comme toujours, Denis Rey y est tout en filaire, lunaire, dans ce personnage candide de Nunzio, dont les questions incongrues cachent l'angoisse des enfants qui ont peur la nuit. Face à lui, Olivier Jeannelle, impeccable, interprète un Pino ténébreux, toujours sur la brèche — tel le Henry Hill des "Alfranchi" de Scorsese. Un œil vissé sur la cuisine de ses pitites, l'autre surveillant l'extérieur depuis la fenêtre, mais toujours présent, à l'affût de la moindre quinte de toux de son ami Nunzio, lui faisant don ici d'une veste, là d'un pantalon ou l'invitant à une sortie au bord de la mer, rien que tous les deux... Le duo toulousain livre une interprétation parfaite, incarnée, d'une grande subtilité, nourrie, on le sent, de sa propre complicité. La gestuelle et les déplacements naturalisés sont gérés au cordeau, troués par ces moments de comédie pure, exotiques, qui offrent un contrepoint léger à la présence funeste de la mort. Un savoureux mélange que ce "Nunzio", doux et piquant, chaleureux et reconfortant quand la vie vous malmène au dehors...

> S.A.

Rendez-vous au bar des naufragés

On avait déjà dégusté, au TNT, il y a quelque temps, la pièce de Spiro Scimone : « Nunzio » ; un petit bijou de tendresse humaine entre deux paumés : un chômeur et son colocataire qui fricote avec la mafia du coin pour survivre, interprétés par Olivier Jeannelle et Denis Rey. La pièce revient, dans la même distribution sur la scène du Pavé, à partir du 7 octobre. En attendant c'est la nouvelle création d'Emetteur Cie : « Bar », du même auteur avec cette fois Olivier Jeannelle à la mise en scène et Denis Rey et Laurent Pérez sur scène. Nino est barman dans un café glauque, Petru est client. Il est au chômage. Nino ne rêve que de changer

de bar pour « servir des apéritifs ». Entre expédients minables et subterfuges malhabiles pour tenter de glaner quelques lires ou changer de vie, ils subissent, impuissants, l'oppression exercée sur leur vie par Gianni, le mafieux du coin, dont on parle beaucoup mais qu'on ne voit jamais... Contrairement à « Nunzio », les échanges entre Nino et Petru sont rugueux. Petru a une femme et des problèmes d'argent. Et Nino qui paraît si obsédé et si désarmé, lui sert de défouloir. Ce qui n'entrave en rien la vaine solidarité de Nino à son égard. Dans cette pièce, on rit beaucoup, mais c'est un leurre. Car l'auteur met l'accent sur « les petites vies qui bruis-

sent dans les bas-fonds de nos sociétés obnubilées par la performance et la réussite ». « Bar » est une pièce politique. Dans une mise en scène qui emprunte au réalisme cinématographique, les deux comédiens font passer à merveille la charge d'humanité de leurs personnages et Spiro Scimone qui maîtrise à la perfection l'art du coup de théâtre, ménage une fin inattendue... L'ensemble est un vrai régal.

A II

Bar aujourd'hui à 20 h 30 et le diptyque Bar et Nunzio, jusqu'au 15 octobre au théâtre du Pavé, rue Maran. De 9 à 18 €. Tel 05 62 26 43 66



« Bar » / Photo DR Justine Ducat

En attendant Gianni

Publié le 19 Septembre 2016

Arrière-salle d'un rade sicilien. Oui, celle des films noirs, des volutes de fumée, des parties de poker et des silencieux – un lieu emblématique ici détourné, car rendu à d'humbles personnages dont les rêves effleurent à peine cette mythologie urbaine, les portent maladroitement aux franges du Milieu, aux franges seulement : *Bar* restera une comédie, un duo burlesque dont on sent qu'il ne lui faudrait pas beaucoup pour basculer vers ce monde mafieux qui attend les deux rêveurs, juste là, dehors.

En résidence au TPN, l'Émetteur accueillait le Clou pour assister à un après-midi de chantier – les comédiens (Denis Rey et Laurent Pérez) sur la brèche, le metteur en scène (Olivier Jeannelle) et son assistant (Christian Moutellière) cahier et stylo en main ; création lumière à suivre, capitale pour faire vibrer cet intérieur et suggérer la ville qui entre par la fenêtre (Margot Falletty et Philippe Ferreira) ; costumes entrevus (Brigitte Tribouilloy) et création sonore en cours, avec en perspective un entrelacs de musiques "in" et de bruits off pour faire vivre les rues alentours (Mathieu Hornain).

"Moi, je ne veux plus laver par terre !"

Véritable témoignage culturel et social, galaxie italienne que l'on aime pour son profond humanisme – on l'aime tant qu'on lui pardonnerait presque (presque) la place faite aux femmes, présences fantomatiques cantonnées à la sainte trinité, la Madone, la Mère et la Putain –, l'œuvre de Scimone, donc, autorise qui veut à tracer en elle des constellations. Ainsi le collectif De Quark proposait-il en 2011 un diptyque composé de *La Fête* et de *Bar*, avec le personnage de Gianni pour fil rouge. L'Émetteur compagnie aura, pour sa part, choisi de mettre l'accent sur un autre profil de personnage : entre Nino (*Bar*) et le bonhomme éponyme de Nunzio, chacun pourra projeter, fantasmer un lien, un effet de miroir favorisé par le choix d'un comédien-pivot sur ces deux rôles.

Amoureux de l'Italie et en particulier de cette Sicile natale de l'auteur – d'où il a d'ailleurs ramené des prises de son qui devraient être intégrées au spectacle – Olivier Jeannelle poursuit son exploration d'un réalisme très cinématographique.



Le rideau de perles ouvre sur l'ancre de Nino, vieux garçon vivant depuis toujours avec sa mère – la salle du fond, c'est l'endroit où replier sa solitude, le refuge où Nino peut préparer son propre café et planquer sa bouteille de grappa. Tanière où entretenir, avec l'ami Petru, des ambitions à la fois immenses et dérisoires. Pour l'un, avoir un jour l'honneur de servir des apéritifs ; pour l'autre, jouer dans ce qu'il regarde comme la cour des grands – celles des petits frappes, comme ce Gianni qui pourrait les aider pour ceci, pour cela, et pour bien plus encore.

On les sent aux frontières, aux abords : quelques discussions encore, l'intervention de Gianni peut-être, et l'on verrait renaître, en Nino et Petru, ces voyous à la loose affectionnés par Pasolini (ceux d'Accotone et de *Mamma Roma*). Mais Scimone s'y refuse, préfère suspendre ses personnages dans une extraordinaire candeur, avec ces litres de tendresse dont son écriture est capable. Sans doute est-ce là, sur cet amour d'un artiste pour les bougres des bouges italiens, que le réalisme choisi par L'Émetteur trouve pleinement justification : invitant le spectateur dans le quotidien de ces deux hommes, il en impose avec respect la très modeste compagnie, sans mise à distance, sans violer cette intimité par le filtre d'un regard critique, moqueur. Étonnant, d'ailleurs, de voir comment un metteur en scène qui a tiré vers la satire le théâtre social d'un Kroetz (*Haute-Autriche*), choisit ici la voie d'une comédie empathique. De celles qui regardent davantage vers le cinéma que le théâtre, en France en tout cas – on ne s'est jamais véritablement relevé du *castigat ridendo mores* et on a fortement tendance, côté théâtre, à rire aux dépens de l'autre. Va pour le néo-réalisme, donc, et un théâtre qui sente bon le *caffè*. Dans cette esthétique et cette imprégnation culturelle, un danger tout de même, de l'ordre de la tentation : l'italianisation du jeu, mimétisme inutile dans lequel ces messieurs, qui cisèlent l'interprétation en orfèvres, ne devraient pas tomber.

Un dispositif bi-frontal s'annonce, jumeau de celui dont bénéficiait Nunzio : ô combien précieux, et à ne pas endommager par des jauges trop gourmandes, qui feraient bien du mal au spectacle. Mais n'allons pas trop vite : place Arzac, l'heure était à l'examen détaillé des séquences de jeu ; quand les combinaisons sont en place, certainement trop, et que les comédiens cherchent à s'extraire de cette balade ronronnante que peuvent produire un texte et une dramaturgie dès lors qu'ils sont digérés. "Il faut recréer de l'accident", expliquait Olivier Jeannelle. Restaurer l'imprévisible, en somme – de toutes les illusions théâtrales, la plus délicate sans doute.

«Inviter les gens au théâtre chez eux»

EN MONTANT LA PREMIÈRE PIÈCE
DU SICILIEN SPIRO SCIMONE, **OLIVIER
JEANNELLE** EN PROPOSE DEUX VERSIONS,
DONT UNE SINGULIÈRE...

PROPOS RECUEILLIS PAR J.L. PÉLISSOU

Que raconte *Nunzio* ?

Un rêve brisé. Dans le huis clos d'un appartement qui pourrait être dans une cité industrielle d'Italie du nord, Pino et Nunzio, un tueur à gages et un fragile employé à fleur de peau, tentent de reconstituer une relation fraternelle pour trouver un équilibre dans un monde qui tangue. Ce lieu est une sorte de radeau de l'humanité que tentent de reconstruire deux exilés économiques. Des siciliens un peu à la marge, qui ont la nostalgie de leur île perdue.

Qu'est-ce qui vous parle particulièrement dans ce théâtre ?

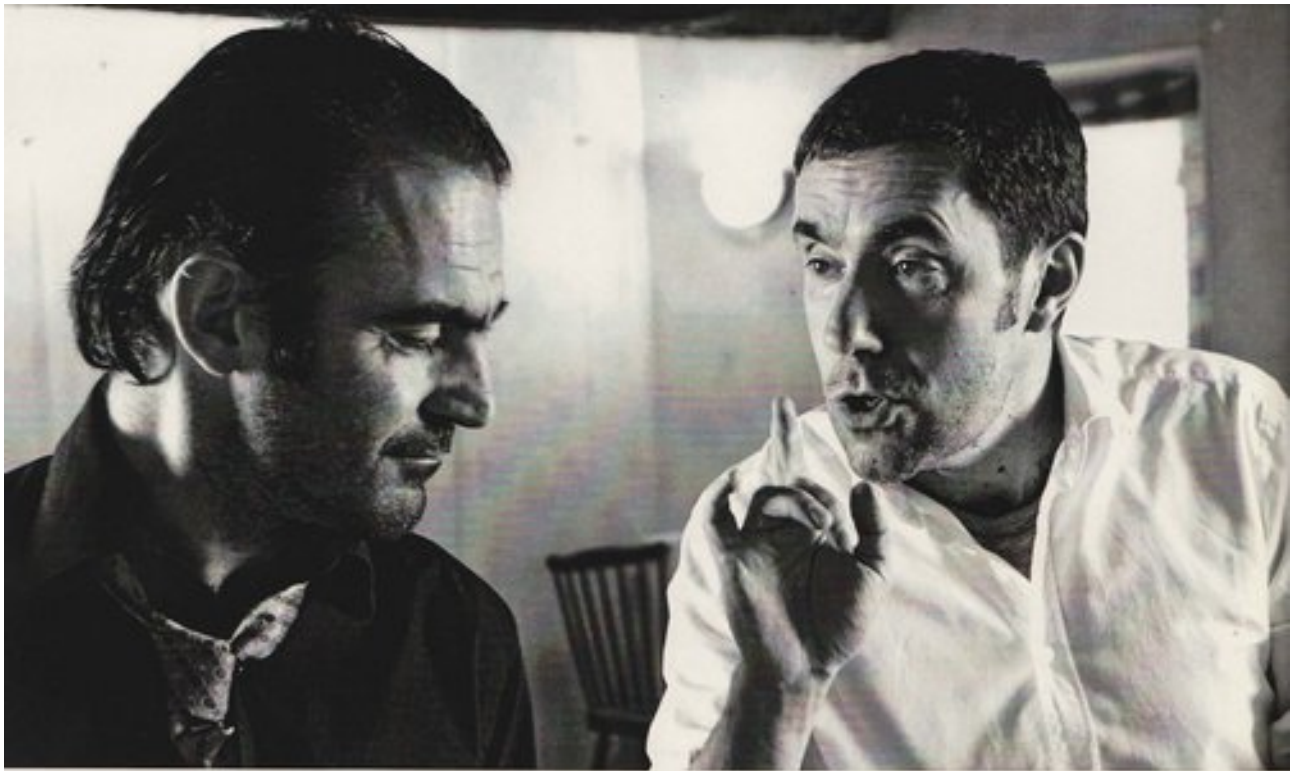
Pour moi qui ai vu, avec la fermeture de sites industriels de l'Est de la France, un monde ouvrier en déliquescence perdre un espace d'épanouissement en même temps que son travail, le théâtre de Spiro Scimone - bien que fortement ancré dans le terroir sicilien - touche à l'universel. Il peint ce qu'il reste de l'humain au milieu du désastre. Sans porter de jugement. On peut remplacer la Sicile par l'Inde, la Bretagne ou le Bassin lorrain. La tyrannique loi du profit fait qu'un jour on se débarrasse de l'homme dont on n'a plus besoin. La mafia sicilienne, qui plane sur chacune des pièces de Scimone, fonctionne sur le même principe : un accélérateur de particules de l'économie de marché sauvage, où l'être humain n'est plus qu'une variable d'ajustement. Ce théâtre parle de ces petites gens qui tentent de subsister, les pieds dans la glaise mais la tête dans les étoiles. Et il le fait dans une langue sèche et rugueuse. Une magnifique poésie du réel.



Pourquoi deux versions de ce spectacle ?

Avec Ghislaine Gouby, on a voulu sortir le théâtre de la salle pour l'amener dans l'espace public. À côté de la version scénique, il y aura donc une version hors les murs : alors qu'en général ce sont les gens qui se déplacent pour aller au théâtre, là ce sera le théâtre qui investira leur domaine privé. À la suite d'un appel d'offres émis par le Sorano où les candidatures ont été nombreuses, on donnera trois représentations sur Toulouse - deux en appartements privés, une dans un établissement scolaire. Par ailleurs nous serons en résidence, à Centrés, en pays ruthénois, où nous investirons un bar de village désaffecté que la municipalité met à notre disposition. L'idée, c'est au fond d'inviter les gens au théâtre chez eux !

📅 Du 4 au 8 février, Théâtre Sorano, TOULOUSE.



Nunzio pose les bases d'un compagnonnage à venir entre L'Émetteur compagnie (Olivier Jeannelle, Laurent Pérez, Olivier Leliège) et le théâtre Sorano-Jules-Julien dirigé par Ghislaine Gouby. De petit format, suffisamment modulable, cette pièce est destinée, en plus des représentations au théâtre, à être jouée partout hors les murs. Pour l'accueillir dans votre appartement : 05 81 91 79 10.

La pièce...

Pino et Nunzio, deux Siciliens, partagent un appartement au nord de l'Italie. Le premier, trafiquant pour la mafia, est toujours en vadrouille. Nunzio, le second, est coincé au bercail depuis qu'il est bien malade. Deux quantités négligeables de l'Italie mais qui pourraient être d'ailleurs. Deux marginalités, qui, un soir comme les autres, font dialoguer leur solitude...

« Comment rester vivant dans un monde qui s'effondre. Comment se redresser quand le monde flanche sur sa base. J'aime cette idée, raconte le metteur en scène Olivier Jeannelle, que les personnages de Spiro Scimone trouvent le moyen de

chanter les pieds dans la merde, de fabriquer une dernière fois une dignité des gens simples, des oubliés, de cette humanité variable d'ajustement... Tout ça ressassé dans un bain de culture méditerranéenne, sous héritage du christianisme, influence de la mafia, dans un contexte de lutte des classes, dans lequel cette génération X patauge confrontée aux problèmes socio-économiques qui s'amoncellent tout autour.

Des problématiques qui, toutes proportions gardées, sont les mêmes que les nôtres, celles des compagnies émergentes qui se débattent pour continuer à fabriquer une parole. Et sans trop demander d'aide à personne. »

LE BRIGADIER #8 - Janvier 2014

Le dessous des planches

> Îlot de fraternité

"Nunzio", de Spiro Scimone, est joué en appartement et au Théâtre Sorano par Olivier Jeannelle et Denis Rey.

> LA GENÈSE

Comédien de la compagnie L'Émetteur, Olivier Jeannelle met en scène "Nunzio" de Spiro Scimone. La pièce est à partager comme un bon plat de pâtes, lors des représentations au Théâtre Sorano ou en appartement, au choix... Premier texte de l'auteur sicilien, "Nunzio" attendait patiemment dans la bibliothèque d'Olivier Jeannelle, lorsque Ghislaine Gouby, directrice des théâtres Sorano et Jules-Julien — en compagnonnage avec l'Émetteur depuis la saison dernière — lui proposa de « porter le théâtre hors les murs ». Huis clos entre deux personnages, la pièce se révèle alors idéale par sa capacité à s'adapter à des lieux divers. L'équipe de L'Émetteur est ravie : jouer chez des particuliers ou dans des lieux publics correspond à l'esprit engagé de cette compagnie qui a pour habitude d'assurer des missions de formation et de sensibilisation dans les lycées, auprès de structures associatives ou en milieu carcéral. « J'aime l'idée que quiconque puisse attraper quelque chose dans un spectacle, qu'une pièce soit comme un tiroir à ouvrir », explique Olivier Jeannelle. Le spectacle se décline en trois versions : en mode bi-frontal au théâtre, en appartement et en milieu scolaire. Avec pour chacune une mise en scène à géométrie variable, mais avec toujours une scénographie épurée et un rapport intimiste avec le spectateur. « Cette invitation du théâtre chez les gens inverse l'acte théâtral, c'est à nous de nous approprier ces espaces inconnus », confie le comédien. « Nous avons expérimenté "Nunzio" dans un bar de village, lors d'une résidence dans l'Aveyron. La rencontre avec ses habitants qui n'avaient pour la plupart jamais été au théâtre a été magique. La proximité avec le public, le réalisme de notre jeu, le rapport cinématographique à l'espace ont généré un échange mutuel très fort. »

> UN THÉÂTRE UNIVERSEL

« Si ce texte touche autant les spectateurs, c'est parce qu'il propose une rencontre avec des anti-

héros évoluant dans un monde hostile, dans une société qui considère l'humain comme une variable d'ajustement. Nunzio et Pino sont deux exilés économiques qui, condamnés par l'économie de marché, construisent eux-mêmes un îlot de solidarité et de fraternité. Je pense que plus les thèmes abordés par Spiro Scimone sont ancrés dans sa Sicile originelle, plus ils se rapprochent de l'universel. Bien sûr, la croyance en l'église catholique y est plus forte et la mafia — même si elle n'est jamais nommée comme telle — omniprésente. Mais reste que la déliquescence d'un paysage économique rongé par la crise y est identique à la nôtre, et ces deux personnages fragiles, touchants, qui fabriquent des repères nouveaux pour ne pas perdre pied dans l'absurde, nous tendent un miroir d'humanité ». De création en création, L'Émetteur creuse ainsi le sillon d'un théâtre politique. La compagnie se reconnaît dans l'univers de Scimone, où l'individu est en lutte contre l'oppression systémique : « Nous choisissons des auteurs qui remettent en cause un système coercitif, qu'il soit religieux, social ou économique, comme pour "La Secrète Obscénité de tous les jours" (1) ou "Looking for B." (2) »

> LA POÉSIE SCIMONIENNE

"Nunzio" nous fait partager une tranche de vie, celle de deux hommes ayant besoin l'un de l'autre face à la précarité de l'existence. Pour ces êtres sans grade, taiseux, un peu bourrus, l'auteur invente une poésie du réel : une langue sèche, mais ouvrant des paysages emplis de tendresse, d'humour, de dérision et de pudeur. On pense parfois à Harold Pinter et à Samuel Beckett pour les situations absurdes. « Je ne suis pas metteur en scène, j'ai besoin d'un support texte et cette écriture scénique est au service des acteurs, elle est un matériau dont je peux me saisir. Ainsi, à partir de ce texte, du fond abordé, je peux décider de l'esthétique du spectacle, de sa forme la plus appropriée. »



> DES ACTEURS-PERSONNAGES

« Puisque le dispositif théâtral nous plonge au cœur de l'intimité de l'appartement de Nunzio et de Pino, notre jeu devait être naturel, minimaliste, emprunté au réalisme italien. On nous verra cuisiner des pâtes à la sauce tomate, boire du café et fumer de "vraies" cigarettes. La frontière entre acteurs et personnages est ici très ténue », confie l'acteur de Pino, Denis Rey, avec qui Olivier Jeannelle a partagé l'affiche de plusieurs spectacles, s'est imposé naturellement. « Denis est un acteur précis, curieux, travailleur. Il a une grâce et une humanité infernales, et une absence totale de revendication d'ego qui permet de passer directement à l'action! Nunzio, le contemplatif, c'est lui ». Pour aborder la pièce, Olivier Jeannelle s'est plongé dans nombre de livres et de films traitant de la mafia, mais a revu aussi des films de Cassavetes, comme "Husbands", dans lesquels l'amitié virile peine à s'exprimer. Des films en noir et blanc que le spectacle tentera de recréer par des éclairages aux tonalités grises, bistres. Assurément, "Nunzio" sera une expérience de tous les sens.

> Sarah Authesserre

• Mardi 4 et mercredi 5 février, en appartement ; du jeudi 6 au samedi 8 février, 20h00, au Théâtre Sorano (35, allées Jules-Guesde, 05 81 91 79 19, sorano-julesjulien.toulouse.fr)

(1) Pièce de Marco-Antonio de la Parra
(2) D'après Charles Baudelaire

L'Emetteur Compagnie

8 Place Arzac, 31300 Toulouse
emetteurcompagnie@yahoo.fr - 06 89 55 35 12
licence n°2 - 1053237
Siret 499 342 061 00029 - APE 9001Z

